

Libération
26/03/2019

Florian Mermin, La richesse du pauvre

PHILIPPE GODIN 26 MARS 2019
(MISE À JOUR : 27 MARS 2019)



Florian Mermin, Caresse de la forêt, exposition solo à la galerie Backslash, du 9 mars au 11 avril 2019

Même si Florian Mermin n'a rien d'un artiste engagé, sa démarche témoigne pourtant d'un mouvement très profond s'inscrivant dans un soin particulier accordé à une certaine pauvreté, qu'il transfigure pour notre plus grand bonheur.

La pauvreté. Toujours. Encore. Nous sommes dans un temps où l'attention à ce que Bourdieu avait nommé *La Misère du monde* nous

revient avec une violence insoupçonnée et inédite, à la mesure sans doute du refoulement dont elle a fait l'objet, trop longtemps, depuis des décennies de la part de différents pouvoirs politiques.

Même si Florian Mermin n'est pas un artiste engagé politiquement parlant, sa démarche témoigne pourtant d'un mouvement très profond s'inscrivant dans un « soin » particulier accordé à une certaine « pauvreté », et qui fut un temps l'une des caractéristiques du mouvement de *l'Arte povera* italien. Ce dernier constitue paradoxalement, aujourd'hui, la plus grande richesse de nombreuses collections d'art contemporain, à l'instar de celle du Centre Pompidou, et porte un éclairage insuffisamment reconnu sur notre présent, dont peu de mouvements artistiques historiquement « passés » peuvent se prévaloir.



Florian Mermin, «Caresse de forêt (le soir où tu m'as quitté)», exposition solo à la galerie Backlash, du 9 mars au 11 avril 2019 © Gregory Copitet

Florian Mermin est entré aux Beaux-Arts de Paris en 2010 où il a intégré l'atelier de Giuseppe Penone, figure majeure de *l'Arte Povera*, pendant deux ans. S'il a changé, très vite, d'atelier pour aller dans celui de Jean Luc Vilmouth où il put puiser, selon ses propres termes, « à une plus large liberté en pouvant expérimenter une variété de pratiques et un goût pour des matériaux divers, sans distinction de genre – matériaux « nobles » ou matériaux « pauvres », Florian Mermin n'en reste pas moins inscrit dans ce fil aussi ténu que précieux d'une attention aux thématiques en apparences les plus « modestes », dont *l'Arte povera* questionne, avec une actualité toujours plus vive, notre temps.

Pour cette première exposition solo à la galerie Backslash, ce jeune artiste diplômé en 2015 de l'École nationale des Beaux-Arts de Paris (avec les félicitations du jury), qui excelle dans l'art de la céramique et du métal, après s'être initié à la sculpture et l'installation depuis 2014, ouvre le pas du visiteur en l'invitant à traverser un rideau de laine que l'artiste a lui-même tissé. Un choix qui n'a rien d'une quelconque coquetterie de façade, mais relève d'un choix très fort et désigne de sa présence insistante le souci de l'artiste à l'égard du « faire » et à l'emprunt, ô combien, « *povera* » de cette laine qui recueille, en prélude à l'exposition, à la fois toute la dualité de ce matériau traditionnellement destiné aux femmes, mais dont le jeune homme se réapproprie la richesse symbolique et sensible, en jouant sur la dualité des affects qu'il peut susciter.



Florian Mermin, «Caresse de forêt (le soir où tu m'as quitté)», exposition solo à la galerie Backslash, du 9 mars au 11 avril 2019 © Gregory Copitet

« Ce rideau en laine que j'ai tissé moi-même » suppose, en effet, un travail hybride impliquant le choix d'un geste supposé féminin celui du tissage.

« *La laine on la retrouve un peu partout dans l'exposition dans des œuvres, parfois dans des installations, et surtout dans la grande tapisserie qu'on voit à l'étage, mais il y a aussi beaucoup de céramique, du bois, du branchage et d'autres matériaux naturels et industriels.* »

DÉMOCRATISER L'ACCÈS À L'ART

Sans doute la bisexualité, dont on dit qu'elle est au cœur même de l'enfance en nous, ponctue chacune des pièces des deux étages de l'imposante galerie Backslash dans une remarquable cohérence, convoquant tout à la fois l'inquiétante étrangeté de ces humeurs contradictoires suscitées par ces objets du quotidien, aussi simples et pourtant si mystérieux que l'artiste s'évertue dans un geste parfois minimal à détourner l'usage convenu, la signification redondante, reprenant un « parti pris des choses » salutaire dans un monde saturé d'images rendant si lointaine la présence familière. D'ailleurs, l'ancien lycéen à Sainte-Geneviève-des -Bois, issu « d'un milieu social modeste » n'a pu contredire le fait que les plus prestigieuses Écoles des Beaux-Arts soient investies, de fait, par la minorité la plus aisée de la population, qu'à la faveur du concours de la fondation *Culture § Diversité*, qui depuis son lancement, en 2006, tente d'infléchir ce déterminisme social si prégnant dans le domaine de l'art. Tom Laurent dans un article publié en 2014 dans la revue *Art Absolument* (Fondation Culture & Diversité démocratiser l'accès à la culture) avait, déjà, souligné l'importance de telle initiative, comme ce stage « *Égalité des chances* » auquel Florian Mermin a pu bénéficier, en 2009, au sein de l'École Nationale supérieure des Arts décoratifs de Paris, sans lequel, à l'instar d'un « coup de pouce » qui fait trop souvent cruellement défaut à nombre de jeunes potentiellement « artistes », ce jeune plasticien n'aurait pas pu intégrer la prestigieuse formation des Beaux-Arts de Paris. Ainsi, Florian Mermin témoigne « *que la rencontre d'un professeur de volume durant ce stage lui a ouvert de nombreuses portes, de même que le soutien de la fondation, sous la forme de bourse et d'aides au logement* ».

On ne peut qu'être ému, et presque effaré, en découvrant toute la richesse qui aurait été perdue sans le concours de ce stage « *Égalité des chances* ». Une leçon culturelle autant que politique en ces temps de « vaches maigres » ?

À méditer...



Florian Mermin, «Caresse de forêt (le soir où tu m'as quitté)», exposition solo à la galerie Backslash, du 9 mars au 11 avril 2019

OBJETS INANIMÉS, AVEZ-VOUS DONC UNE ÂME ?

Toute l'exposition décline, au gré des œuvres présentées, un jeu discret, mêlant subtilement, jusqu'au plus intime de nos vies, la douceur à la violence, la laine à la haine, la peau au fourchu, celui d'un banc reposant hérissé d'épines, ou d'un bac à linge en céramique dévoilant sa folle monstruosité griffue de noir dévorante ! Dans un entretien avec Anaïd Demir en 2016, à la sortie de son diplôme, Florian Mermin insistait sur sa « dette » à l'égard de la psychanalyse et du surréalisme. Ce dernier s'impose, sans doute, comme sa référence la plus avérée dans son travail. Avec son goût du « *faux-semblant, de l'apparence qui cache autre chose, un peu comme des masques.* » L'artiste évoquait, d'ailleurs, cette *Belle soupirante* dont l'exposition n'est peut-être qu'une suite en forme d'apostasie (le soir où tu m'a quitté), sous la forme « *d'un pot-pourri en céramique en forme de tête de sorcière. Ses cheveux sont en lierre et, dans sa bouche, il y a un tas de roses séchés qu'on peut sentir. Elle a une véritable présence humaine. J'aime bien la présenter de dos pour qu'on ait vraiment l'impression d'un pot. Et quand on tourne autour ; on découvre une autre partie du travail. Les choses tapies dans l'ombre m'intéressent aussi. Parce qu'on ne les voit pas au premier regard narration en décalage, où l'on rencontre escarpins en céramiques, terreau, et tapisserie végétale constituée de vêtements déchirés, laines et branchages.* »

Les panthéons noirs de Lautréamont ou l'univers de Lovecraft ne sont guère loin ! La référence littéraire et poétique est omniprésente : Hugo, Rousseau... Le concept de « *L'inquiétante étrangeté* » de Freud opère, également, à plein régime en offrant aux visiteurs, avec un sadisme non feint, des sculptures évoquant les « objets partiels » chers à Mélanie Klein, avec ces morceaux de corps humain ou d'animaux. Pièces trompeuses ! Images dans l'image ; mises en abyme chères aux surréalistes dans lequel Florian Mermin excelle !



Florian Mermin, «Caresse de forêt (le soir où tu m'as quitté)», exposition solo à la galerie Backslash, du 9 mars au 11 avril 2019 © Gregory Copitet

Derrière une forme se cache une odeur ou un touché surprenants. Un pot de fleurs se révèle un masque effrayant qui nous séduit par un fin parfum de pétales de rose qui émane de sa bouche.

UN ART MULTISENSORIEL ET TRANSVERSAL

À dessein, tous les sens sont abondamment convoqués reprenant ainsi le principe des artistes povera qui voulait dégager l'expérience esthétique de sa seule composante visuelle.

« Il est important que les spectateurs soient intégrés par les œuvres, passent des rideaux, effleurent les sculptures qui sont disposées à sa portée. Je positionne les éléments de telle sorte que le visiteur soit guidé dans son déplacement. Je l'invite à une balade faussement tranquille car

il peut déclencher par sa présence des sons comme ceux des pas dans le sable, il peut prendre une tasse de thé, sentir des odeurs de fleurs, de bougies ou même manger des bonbons. Par le fait que mes accrochages soient au niveau de toute partie du corps ou au niveau du regard, il se crée une sorte de frottement et une proximité avec les œuvres».

Il s'agit d'enrichir la perception, permettant au spectateur de se mouvoir, entre plusieurs types de sens. Et Florian Mermin participe d'une esthétique du jeu qui enjambe joyeusement les frontières entre les arts, en brouillant ce qui relève du pictural et de l'écriture ; de l'audition et de la vision, de l'odorat et du tact, etc. Il illustre, en ce sens, le propos du philosophe Gilles Deleuze considérant que « l'art est multisensoriel, transversal, et il implique toutes les fonctions perceptives, transcendant par la même le cloisonnement classique des cinq sens. » Si bien que la thématique supposée de la séparation amoureuse (*Le soir où tu m'a quitté*) en sous-titre à l'exposition semble plutôt un prétexte à une forme de narration suspendue – comme on le dit, parfois, d'un jardin imaginaire.

« Avant cette exposition, j'avais créé des petits jardins toujours avec des sculptures que j'avais faites pour l'exposition, avec l'idée de réinvestir cette idée de jardin traversé par une histoire d'amour dont on ne sait pas qui sont les personnages qui la vivent ; avec une narration indécise et flottantes, avec des personnages en quête d'histoire, dont on ne sait pas si ce sont des humains, des animaux ou des végétaux . En fait cette exposition à Backslash, Caresse de forêt (le soir où tu m'as quitté), renvoie plutôt à cette idée du monde végétal qui m'inspire depuis longtemps, et la caresse évoque, évidemment, la question du tact, et celle de l'élément sensoriel qui ne convoque pas uniquement le toucher, mais implique une expérience esthétique allant bien au-delà de la perception optique.»

De fait, au cours de la visite de l'exposition, l'expérience du regard si bien décrite par Sartre avec sa dimension mutilante du jugement réducteur, est sans cesse déjouée par la rencontre de l'œuvre mêlant sa dose de sensualité et de trouble repoussant, odorifère et tactile. La référence au surréalisme est ici explicite, et plus particulièrement l'emprunt à une figure, quelque peu, oubliée de Meret Oppenheim, artiste femme, trop souvent, perçue comme la belle modèle passive et muette d'un Man Ray, incarnation de l'artiste mâle dominant la modernité esthétique – y compris celle du surréalisme ; cette référence est tout à fait pertinente et subtile !



Florian Mermin, «Caresse de forêt (le soir où tu m'as quitté)», exposition solo à la galerie Backslash, du 9 mars au 11 avril 2019 © Gregory Copitet

« Le Surréalisme est une de mes références majeures. J'aime particulièrement Le déjeuner en fourrure de Meret Oppenheim. Je trouve ça extraordinaire ! J'aime imaginer cette tasse recouverte de

fourrure de gazelle sur mes lèvres...même s'il s'agit d'une sculpture que l'on ne peut pas toucher elle provoque un vrai désir, celui de vivre une expérience vraiment très décalée. »

LE DEVENIR FEMME DE L'ART

L'ambivalence et la métamorphose sont alors les sentiments qui prévalent au terme de cette exposition remarquable. Ils innervent le « devenir femme » de ce jeune créateur qui ose revendiquer une figure de femme pour mentor, sans compter celles de ces autres créatrices qui ont guidé son travail : Liz Craft et Jacci Den Hartog à Los Angeles, Otobong Nkanga et Dominique Gonzalez Foerster à la fin de ses études aux Beaux arts de Paris.

Un acte de courage suffisamment rare pour le souligner une semaine après la remise de la 3ème édition du Prix Aware au ministère de la Culture ! On comprend mieux pourquoi les références au surréalisme et à la psychanalyse sont convoqués par Florian Mermin, dans la mesure où ils sont précisément les deux actes d'un même effort de mise à l'écart de nos identités, seul mouvement susceptible d'être propice à la création en termes de *devenir* et de déterritorialisation créatrice. L'art de Florian Mermin convoque, en effet, un exercice de la liberté comme *autopoïésis*, déformation, transformation et dépassement de soi : *devenir* et non pas état, place ou identité. Il dénonce implicitement une certaine conception de la liberté, si fréquente encore aujourd'hui, conçue comme possession et assignation à une identité, une Terre ou une propriété. Liberté bourgeoise à laquelle Breton et ceux du *Manifeste* opposaient la devise du "*lâchez tout*". Comme le rappelait Christian Jambet, à l'occasion de l'exposition au centre Georges Pompidou en 2002 (« *La révolution surréaliste* »), le surréalisme a parachevé un mouvement qui a commencé avec le romantisme allemand et qui était une prodigieuse assomption de la liberté comme mouvement même de l'être ; comme *intensité* de l'être. Tous les êtres, y compris les vivants, les choses mêmes, pouvaient se *métamorphoser*, *se transformer*. La peinture surréaliste est une peinture de la métamorphose comme une bonne part de l'art du XXe siècle ; de même la poésie est une métamorphose de la langue. Être libre, c'est une affaire de devenir, et d'intensification par la pensée. Intensification de l'existence par l'Amour, le rêve, l'inconscient.

En ce sens, l'art de Florian Mermin opère une magnifique hybridation du surréalisme et de *l'Arte povera*, salutaire en ces temps de replis identitaires, et d'omnipotence du rétinien ! Car cette conception de la liberté est aujourd'hui menacée ou moquée : "être libre" ce n'est pas du tout *se changer* ou se métamorphoser (ou même se former), dans une mise à écart de "soi-même". Être libre, ce n'est plus porter un soupçon

quant aux identités, et s'intensifier dans un acte d'existence supérieure : c'est disposer simplement d'une *place* dans les échanges (d'un droit associé à un moi, à l'idée de personne) ; c'est pouvoir s'échanger, se déplacer, transporter son Moi, ses droits, etc. Se faire un Selfie !

C'est contre cette conception « bourgeoise » de la liberté que le « surréalisme » a repris à bon compte cette haine pour tout ce qui enferme l'individu dans un *état* ou une identité quelconque. Être homme, blanc, européen, etc., au lieu de femme, etcétera ou pourquoi pas animal, végétal ?



Florian Mermin 100% L'EXPO, La Grande Halle de la Villette, Paris, 20 - 31 mars 2019

GALERIE BACKSLASH

Caresse de la forêt (le soir où tu m'as quitté)

Du 9 mars au 13 avril 2019

[Galerie Backslash](#)

Le Mercredi 27 mars de 19 h 30 à 21 h La Diagonale De L'art sur Libération vous invite à son nouveau séminaire à la galerie BACKSLASH, le mercredi 27 mars de 19 h 30 à 21 h.

Retiens-la-nuit

Florian Mermin / Philippe Godin

**Atelier animé par Philippe GODIN rédacteur du blog LA
DIAGONALE DE L'ART SUR LIBÉRATION**

<http://diagonaledelart.blogs.liberation.fr/2019/03/26/florian-mermin-la-richeesse-du-pauvre/>